



Pages de la Jeunesse



CAUSERIE

— (Pour les pages de Tante Ninette) —

Versailles, Chantilly, Saint-Germain, Fontainebleau ; tous ces noms historiques ont pour les amoureux du passé, pour ceux que la vieille France attire, un charme profond et pénétrant que ne peuvent saisir ni comprendre les âmes exclusivement modernes, comme il s'en façonne de nos jours. Pour celles-là, il faut avant tout être de son temps, vous leur entendrez dire continuellement qu'il faut marcher avec son siècle. Arrière les souvenirs d'autrefois, fi des traditions ! tout cela était bon pour nos grands-parents ; à présent tout est fini, enterré, ce qui touche aux ancêtres et à un tel état de choses ancien doit être banni de la conversation et n'offre plus aucun intérêt.

Ainsi ceux auxquels notre société moderne, avec sa fiévreuse agitation, sa cupidité extrême, son égoïsme féroce, ne paraît pas être l'idéal, n'ont absolument qu'à se taire ; et si d'aventure, il leur arrivait d'aimer quelque peu à songer, à réfléchir, à faire quelquefois un petit retour en arrière, ils seront sages de partir seuls pour cette excursion et de savourer leurs impressions sans les faire partager à personne, sous peine d'être en butte à la moquerie.

Cependant, il est encore, Dieu merci, des gens que ces sarcasmes n'ont pas intimidés, et que la crainte de paraître démodés et vieux jeu n'empêchera jamais de s'occuper des questions qui les intéressent. Pour fuir les laideurs et les misères de la vie présente, ils remonteront volontairement quelques centaines d'années pour chercher à pénétrer les mystères de l'existence de ceux, qui faisant

partie de la cour, entouraient autrefois les rois et les princes, et dont les ombres élégantes et attirantes peuplent encore après tant d'années écoulées, le désert de ces grands châteaux démeublés et inhabités.

Parmi ces châteaux, le palais de Versailles avec sa mélancolique grandeur solitaire, est certainement un des plus tristes à visiter pour celui qui y va chercher des souvenirs d'autrefois. Plus qu'un autre peut-être, il semble abandonné et morne. L'immensité de ses proportions s'accommode mal de ce rôle froid de musée qui est devenu le sien. Quoi qu'on fasse, il semblera toujours que cette superbe résidence a été faite pour contenir la vie d'une grande nation, c'est-à-dire son souverain, son gouvernement. Les tableaux qu'on y a rassemblés à grands frais ne peuvent arriver à remplacer le somptueux mobilier dispersé en 1793 sous la Révolution. Versailles ressemble à un corps sans âme, et cette âme est morte, morte sans retour. La vieille cour s'en est allée, emportée par le souffle dans le sang.

Et cependant, il ne faut qu'un effort d'imagination pour la revoir évoluer dans son cadre, ainsi que nous sommes arrivés à pouvoir la reconstituer d'après toutes les recherches historiques, aussi autorisées qu'érudites, dont nous bénéficions aujourd'hui.

Oh ! que Versailles était superbe
Dans ses jours purs de tout affront,
Où les prospérités en gerbe
S'épanouissaient sur son front !
Là, tout faste était sans mesure,
Là, tout arbre avait sa parure ;
Là, tout homme avait sa dorure,
Tout du maître suivait la loi.
Comme au même but vont cent routes,
Là les grandeurs abondaient toutes ;
L'Olympe ne pendait aux voûtes
Que pour compléter le grand roi !

Ainsi s'exprime Victor Hugo dans son chant si beau des "Voix inté-

rieures", "Sunt lacrymae rerum".

Versailles, qui fut la résidence ordinaire des rois de France, de 1680 à 1789, époque où l'émeute triomphante les força à aller demeurer aux Tuileries, n'évoque pas seulement la brillante figure du "Roi Soleil", son créateur, qui à lui tout seul suffit pour remplir son palais. Il fut habité aussi par une souveraine attachante et jeune, qui y vécut quelques années heureuses et insouciantes avant de connaître l'amertume de l'impopularité, la souffrance de la séparation, l'angoisse et l'inquiétude sur le sort de ses enfants, et enfin la douleur de la calomnie avant de terminer son martyre par une mort injuste et cruelle sur l'échafaud.

Mais, si son tragique souvenir flotte à Versailles, sur cette chambre de la reine, où elle fut brusquement éveillée au matin du 6 octobre 1789 ; sur cet étroit corridor par lequel elle s'est enfuie pour échapper aux piques révolutionnaires ; sur ce balcon de la chambre de Louis XIV, où elle fut ensuite forcée de paraître calme et fière, devant le peuple furieux qui demandait sa tête à grands cris ; combien il est encore plus vivant et plus touchant dans ce charmant palais du petit Trianon ! Là, dans un ravissant jardin s'élève un coquet petit château blanc, comme une sorte de jouet royal, et c'est là surtout qu'on aime à se représenter la reine Marie-Antoinette, délivrée de cette étiquette qui lui était à charge, jouissant dans l'intimité de la présence de ses enfants, de la société de ses amies, de distractions quelquefois futiles peut-être, mais innocentes, moments de délassement si durement payés plus tard qu'on ne devrait pas avoir le courage de les lui reprocher. Là au moins, on voudrait en être sûr, elle a connu l'oubli et le bonheur jusqu'au moment où les grondements de la fureur populaire mon-